

Jean-Yves Cadoret

## SANS DOUTE LE VENT

(extraits)

Mis en ligne le 8 juin 2017  
Dernière mise à jour le 20 mars 2021

SANS DOUTE LE VENT est-il ma seule sagesse. Il est indispensable à l'intelligence de ma vie et c'est lui, l'autan d'avril ce matin - c'était hier le mervent des mois noirs en Bretagne - qui me donne la force de dire adieu.

Adieu vraiment cette fois-ci. Aux noms de plume, aux interviews imaginaires, aux imprécations prophétiques. Adieu aux histoires saintes. J'en ai assez d'être mon secrétaire et mon fossoyeur. Finies les poses, fini Dantec.

Puisqu'au bout du compte c'est toi qui as raison, Rimbaud, toi, Thomas. La parole est vouée à l'orgueil et à la folie. Elle aussi est illusion. On n'échappe pas aux métaphores de l'adolescence, on ne peut que devenir clown ou vagabond.

Et l'on dira que c'est en souvenir de l'arrogance des dieux, parce que nous sommes Dédale - enchaînez nos statues de peur qu'elles s'enfuient ! – mais le temps nous a volé la clé du labyrinthe.

Salamanque, *avril 1973*

« LE TALON DE MA VIE NE RECLAMERA AUCUN SAMARA »

(Lecture de Philippe Chabi, *Je ne dirai plus*)

Oui, *la plante du pied ne dit jamais rien / au sol du chemin qui l'étreint*. Muets sont les mots pour le monde. Croyant l'étreindre, ils le repoussent, et l'enchantent moins qu'ils le salissent. Samara, eaux usées de la langue.

Oui, ma gorge et mes lèvres, nous nous regardons *ainsi que deux cercueils familiers*. Je ne sais que parler de moi. L'espace fini de la feuille, ma prison et mon royaume, n'est jamais que la façade lézardée de mes désirs. Dans ma bouche une femme, la pluie ou le soleil, ont un goût de putréfaction. Comme si j'étais né croque-mort. Baïne de la langue.

J'écris : je saccage et j'éparpille mes cendres sur des terres glacées.

J'ai fait la connaissance de Philippe Arêmu Chabi l'été 1972, à l'occasion d'un séjour au Dahomey (qui deviendra le Bénin en octobre de la même année, à l'issue du coup d'état de Mathieu Kérékou). J'ai relaté dans un texte assez exalté [*Ebène en flammes*, in *Poètes*] les circonstances de notre rencontre et l'importance qu'elle a revêtue pour moi. Voici le poème auquel emprunte « Le talon de ma vie... » :

*JE NE DIRAI PLUS rien  
de vrai de neutre ou de faux  
ni d'amer de fade ou de doux  
Je fermerai le guichet de mon cœur  
puisque la plante du pied ne dit jamais rien  
au sol du chemin qui l'étreint  
Je ne dirai plus rien  
L'hippopotame ne communique rien au fleuve inquiet  
Je ne dirai plus pardon  
Je ne dirai plus merci  
La coquille ne dit jamais rien à l'escargot  
Le verbe est parti  
Il est parti là-bas  
entraîné par la trahison et le deuil  
Je ne dirai plus rien  
même si mes lèvres s'ouvrent  
même si ma langue palpite  
Je ne dirai plus à ma bouche  
Je ne dirai plus à ma gorge  
Nous nous regarderons ainsi que deux cercueils familiers  
Ma chance deviendra libre  
comme libre sera ma chance  
et le talon de ma vie ne réclamera aucun samara*

*Je ne dirai plus rien  
de vrai de neutre ou de faux  
ni d'amer de fade ou de doux*

## GOUVERNEMENT DU DESIR

*pour Philippe-Antoine Boirin*

Tu adores une douleur, polie comme un parfum, échappée d'une époque immémoriale mais minutieusement recensée, opiniâtre. Ou peut-être moins cette douleur que sa perfection, le vertige qu'elle te sert, comme un autre (l'auteur de ces lignes, par exemple) eût volontiers sacrifié la clarté du discours à son imminence.

Tu habites pareillement un lieu impossible et furieux, auquel s'envenime ton espoir, et tu souris à ce monstre qui lentement s'approche. De jour en jour, au centre du noir où tu baignes, les nerfs (les mots) se ramassent, l'écart devient mesurable, l'éclat visible. Quelque chose enfin se manifeste, une image va naître.

Il ne te restera plus alors que tes mains, gestes comptés des vieillards et des dieux – et les caresses. Dans ton œil, tu disposeras les enfants somnambules, tu assembleras leurs solitudes, échafaudant rigoureusement leurs soifs, pierre après pierre, édifice immobile plus beau que ta douleur.

Etonné déjà que cela fasse une histoire.

Car rien ne saurait t'échapper de ce petit morceau de destin. A l'éveil (dans la fraîcheur du poème), tout se tiendra dans ton silence.

Ce texte, qui tente de faire coïncider créations poétique et cinématographique, est à rapprocher de « La grande leçon du langage » (*Pages d'écriture 1*, à la date du 26 octobre 1976). Il a été écrit sur le tournage d'un film amateur dont Philippe-Antoine Boirin, grand cinéphile devant l'Éternel devenu depuis « street photographer » aux USA, assurait la réalisation. Ce qu'il dit aujourd'hui de son travail, à plus de quarante ans de distance, fait singulièrement écho à la façon dont alors je le voyais derrière la caméra, « étonné déjà que cela fasse une histoire » :

*La photographie m'ouvre la possibilité de créer plus qu'une image, plus qu'une réalité : elle crée une irréalité et cette irréalité, je la soubaitte narrative : une photographie doit aussi raconter une histoire en rupture avec ce qu'elle montre (sa réalité) et si cette histoire est étrange, si cette histoire sollicite l'imaginaire de celui qui regarde la photo, à ce moment-là, le but est atteint.*

## 27 AÑOS

*Es una cosa seria  
tener veintisiete años  
... empieza a dudar uno  
de su immortalidad.*

Roque Dalton

Ce qui n'a pas empêché le général Miguel Ángel de la Flor de recevoir successivement au consulat de Curitiba Francis Linel, Jean Pellegrin, Jean-Edern Hallier (sous réserve) et, dans un futur incertain, le taciturne auteur de *La grande passion*. Hasard Destin en profite pour envoyer un message de félicitations à l'empereur Bokassa 1<sup>er</sup> et chante « Ça ira mieux demain » avec Annie Cordy. Pour sa part, à la kløgg-party d'Asger (hvordan har du det ?), Inger entonne « Aux Champs-Elysées », on échange avec volubilité sur Vautier et je découvre que le *mad* breton et le *maith* irlandais ne font qu'un (gens de cœur, rencontrés pourtant à l'école du mépris). Un million cinq cent mille chômeurs. SAS retrouvé sur la mer de seins bronzés de l'Het laatste nieuws du *Taciturne*. Zlip lance Cançon-sur-bouse, remake de cœur-croisé, et Sigbjørn, le frère phthisique de Knut et Edvard, pleure Musique absente :

*Au diable les trous dans les chaussettes !  
J'ai du soleil, j'ai de l'ombre !  
- Le monde entier !  
M'aurait seulement fallu... une petite, de rouge vêtue...  
... une blonde bien-aimée...*

Ailleurs mais sans hiatus, Mary is spelt M.U.R.R.Y. De plus en plus inquiets, les Carthaginois s'installent et attendent. 290 LETR=P(I,K)\*T(K). La Norvège fait objection à la recommandation n° 8 de la Commission des pêcheries...

Dans ma tête, montagnes russes, haïkus, fouillis amical et terrifiant, gotha dont je suis l'unique huissier et Golgotha dont je suis l'unique victime, s'ébauche et sans fin se détruit un paysage approximatif, matière première d'où sortiront peut-être un poème tremblant, un jugement aigre ou chaleureux, mais d'où tout miracle est désormais proscrit.

Les temps sont durs, ô mon amour en décembre, quel est ce cri perdu dans le grand désordre des heures ?

Bruxelles

NOUS AVIONS VOYAGE dans l'eau tout le jour, entre deux averses et deux rivières, et dans le vert : forêts basses, prés drus, blés de juin, qui faisait les coquelicots plus rouges, les bleuets plus bleus et plus jaunes les normandes croisées de charolais. Le paysage montait et descendait en collines bocagères parsemées de fermes et de chapelles rousses. Le ciel, toujours plus lâche et plus profond, paraissait du verre.

Nous traversons des villages morts, ou plutôt : désaffectés – la gare orange de Ségrie, la Coopérative des alcools de Vernie, la Vénus génitrice du jardin public impeccable de Fresnay... Images fixes d'un pays appelé, par exemple, « poésie », irréel mais tangible, comme un air respiré aux portes d'une ville interdite.

Alpes mancelles

SORRY, BARNABOOTH, les express d'aujourd'hui n'ont plus ni fumoir, ni cantatrice aux yeux violets. Tu ne rencontrerais dans celui-ci, parmi les mégots écrasés et les canettes de bière vides, sous les photos grises qui résument la France (Celliers-Savoie, Semur en Auxois-Côte d'or, Erquy-Côtes du nord...), que des travailleurs de l'aube et des appelés retour de permission, les yeux rougis et la peau grasse d'une mauvaise nuit. Il y règne pourtant la même communion, bien que silencieuse, que dans l'Harmonika-Zug où ta voix à cent mille voix se mêlait, et qu'interdit le culte moderne de l'automobile et de l'avion. J'imagine que l'homme était moins seul aux lentes époques maritimes et ferroviaires, et comment l'ouest l'appelait.

Eldorado des trains qui dans le matin roulent vers l'ouest, s'ils accompagnent le soleil entre les betteraves et les chaumes (le ciel s'ouvre devant eux dans un sillage de nuages cotonneux – non, moins hydrophiles, plus soyeux et plus lâches, souples, acides) et s'arrêtent dans une ville encore endormie.

Gare, je te salue, tes employés fatigués, ton buffet jaunâtre, ta laideur emphatique. Qui écrira ton histoire ? Tu es l'anti-église, le mal nécessaire, la faille dans l'univers connu par où s'engouffrent les passions, et la souffrance enfin refusée. Tu es la mémoire non plus des dieux, mais des hommes : le premier monument d'une ville planétaire où reposent des amours anciens.

## THE BLUE BUS IS CALLING US

Soir de juin, lorsque la nuit ne vient pas. Sur la terrasse, entouré de vert et d'oiseaux : la voix de Nico efface la mémoire. Me voici défini par l'apparat d'un repas solitaire (sur la table, le verre impeccable, l'épigramme d'agneau dans sa graisse transparente, la salade sans assaisonnement) et l'ivresse conjuguee d'un écœurant vin rouge bulgare et du rakijom de Dubrovnik.

Nico, si proche dans *Mütterlein* et surtout *All that is my own*, me fait une déclaration de tendresse sur une plage d'Islande ; et Nico, si lointaine dans *We've got the gold*, réinvente pour moi l'or des déchirures. A la fin, le verre de rakijom reposé sur la table et la stewardess de Bojana écrasée dans le cendrier, très exactement à la fin, lorsque les miracles sont consommés, la voix se brise sur la reprise de *The end*, plus vulnérable encore que chez Morrison :

*Come on, baby, take a chance with us,  
and meet me at the back of the blue bus...*

La jeunesse aussi s'éloigne avec « le rire et les doux mensonges ».

## L'AMATEUR DE STRUCTURES

*L'ennemi, qui est ta structure, force-le à se découvrir. Si tu n'as pas pu gauchir ta destinée, tu n'auras été qu'un appartement loué.*

Henri Michaux, *Poteaux d'angle*

D'aucuns collectionnent les cuillers en bois ou les étiquettes de vins blancs ; d'autres n'ignorent rien du carpocapse du pommier ou des mutations à basse énergie. Lui s'était fait une spécialité des structures.

Petit Larousse illustré, édition 1959 (mon premier dictionnaire) :

STRUCTURE n.f. (lat. *structura*, de *struere*, construire). Manière dont un édifice est construit, dont une chose est disposée : *la structure agraire d'un pays*. || Manière dont les parties d'un tout sont arrangées entre elles : *la structure du corps humain*. || Fig. Disposition, agencement : *la structure d'un poème*.

A vrai dire, il n'était ni collectionneur, ni spécialiste en structures. Ni l'inventaire, ni la théorie ne le requéraient. Mais il pratiquait la structure de façon quotidienne, par habitude autant que par conviction. Il inventait une loi au moindre de ses actes, multipliait à l'envi les réseaux de décision : du choix des épingles à linge (il accrochait une serviette-éponge bleue avec des épingles bleues : dussent-elles être vertes qu'il choisissait le bleu pour les chaussettes vertes d'à côté) aux obsessions formalistes de ses poèmes, rarement construits sur plus de deux ou trois champs lexicaux. Ce n'est pas un hasard s'il avait eu toutes les peines du monde à se libérer des vers comptés et rimés et, à l'intérieur de ses poèmes, il continuait d'enchâsser les vers libres dans une camisole de rythmes et de ruptures à laquelle il était impensable qu'ils se déroberent, sauf à mimer la folie.

Sans doute avait-il de qui tenir, avec une mère qui confondait ordre et beauté (pas seulement dans ses rêves de voyage) et un père qui abstrayait chacun de ses actes (planter un arbre, c'était retrouver le paradis du Coran, et c'était toujours Nausicaa ou le soldat de l'an II qui lui donnait à boire), mais l'hérédité n'expliquait pas tout. L'expérience avait conforté ses dispositions naturelles : il avait vu le joyeux chaos de mai 68 récupéré par les démagogues et les doctrinaires et, plus tard, ses rêves autogestionnaires d'apprenti manager naïf s'étaient vite brisés sur la loi du plus tricheur, qu'il fût jaune ou délégué syndical.

Quant à l'amour, l'amour qui mène le monde ! qu'était-ce d'autre qu'une machinerie d'opéra rôdée depuis des siècles qui combinait habilement les hormones, les privilèges du pouvoir et les ruses de la séduction ?

Pour avancer dans sa vie, il était donc condamné à construire, même s'il savait qu'au bout du chemin le guettait la ruine : beauté des pierres qu'enlacent les racines des grands arbres verts et des murs de pisé que le vent du désert a rongés jusqu'au cristal.

Sous réserve d'en maîtriser, sinon les tenants, du moins les aboutissants, la cage des structures est ma vraie liberté, disait-il. Et il répétait après Jabès, qui se défiait autant que Michaux des appartements loués : *Je bâtis ma demeure.*

DANS LA GLU DES JOURS PAREILS, sans l'infini du ciel d'où le vent s'est retiré,  
sans l'horizon qu'un voile de chaleur annule, sans l'habit d'air des arbres et des  
oiseaux stupéfaits : seul, étranglé par le plastique dur de la table.

DANS L'INSOMNIE, à travers le lourd rideau de scène de la pluie d'orage, parvient le bourdon métallique de la voie express. Un souffle plisse ou gonfle le rideau, éloigne ou rapproche le bruit. C'est alors le souvenir du bruit, ou une rumeur d'aéroport, un défilé de rapides, une cataracte. A intervalles réguliers, le fracas d'un train déchire l'image, envahit l'espace, efface la pluie. Entre la naissance et la conscience de l'explosion, il y a un instant où l'on quitte la chambre, où l'on est l'enfant d'une étoile.

## DESERTS

### I

(Rose des sables)

Dans l'aube et la fatigue d'une nuit trop courte, le bocage figurait les craquelures d'argile d'un chott asséché. Nous survolions un désert bleuâtre qu'un salar de nuages éclatants barrait à l'horizon sud. Plus à l'est, quelques solfatares aux panaches figés. Les oueds : des écharpes de brume matinale, et les villages comme des affleurements de gypse.

A mesure que nous approchions de la capitale (route à l'est, dans un pays sans fin de céréales), un simoun d'argent effaçait les lignes et nous enlevait tout espoir. Goût d'eau saumâtre au fond de la gorge (oasis, ô l'eau pure de tes femmes sombres !). Un nouveau jour allait se perdre sans qu'on ait découvert la moindre rose des sables.

### II

L'océan sous l'avion bleuit la laine cardée des nuages. Tombée de la voûte plombée, qu'un cercle lâche d'azur retient encore, une lumière glorieuse inonde un instant l'inlandsis de l'est. Rides de neige molle que le blizzard balaye, fjords et nunataks d'ombre ouverts sur l'aube de la terre. Signaux aveuglants des points d'eau, des verrières et des parkings, que la course de l'avion déroule en chapelet. Un mur de silos perce la brume, vestige du désastre.

Descente. Le marais roussâtre des labours, la flétrissure des bois, et déjà la lente algèbre des camions blancs.

### III

(Histoires de mer)

Un rayon de soleil à droite traverse l'avion et me fait lever les yeux du magazine de la compagnie où se succèdent des histoires de mer : sur la plage d'El-Mandara, Mohamed, l'ingénieur d'Alexandrie, se sent plus méditerranéen qu'égyptien ; à Pont-Paradis, l'ostréiculteur Jean-Pierre S. sillonne l'estran de la Sendre à la recherche de parcelles où faire pousser l'écaille d'argent, une des nouvelles reines de Marennes ; Corina enfin, dans l'île de Fakarava (Tuamotu), cultive le tiaré pour en faire des colliers, comme ceux que faisaient avant elle sa mère et sa grand-mère.

Banquise à gauche, où l'ombre portée des cirrus d'altitude dessine d'immenses portiques d'air. Je découvre par le hublot d'un brise-glace les images intactes d'une ancienne vie de naufrages.

#### IV

Signe moderne du voyage, l'avion qui surplombe le jardin de Candide et se joue des anciens parapets aurait dû nous rapprocher du soleil. Mais notre labyrinthe nous accompagne durant le vol. Prendre de la hauteur n'est ici rien d'autre que prendre du recul. Plus seuls avec nous-mêmes que jamais, l'œil écarquillé à la lorgnette du hublot, nous repassons notre histoire en la mesurant à l'infini du ciel, perdus dans ce désert qu'Al-Bakri l'Andalou appelait *Majâba al Kubrâ* – la grande solitude -, sans même l'espoir d'atteindre un pôle ou de découvrir une cité oubliée dans les sables.

CINQ SINOGRAMMES EN RÊVE

ABRI

隐蔽处

[*yin cang chu*]

Un lieu où se cacher

DEFI

挑衅

[*tiao xin*]

Soulever à l'aide d'une perche

TRAVAILLER

工作

[*gong zuo*]

Assurer une besogne

REUSSIR

获得 结果

[*huo de jie guo*]

Obtenir un résultat

PARTIR

出发

[*chu fa*]

Prendre la sortie

J'ai longuement cherché dans la vase trouble du lac – je ne sais quoi, mais ce fut en vain. Plutôt que de me réfugier dans ma hutte de roseaux, je ferais mieux de partir dans le monde.

## REPERES

<i>Sans doute le vent</i>	avril 1973
VIE DE YVES DANTEC	avril 1973-mars 2021
<b>« LE TALON DE MA VIE NE RECLAMERA AUCUN SAMARA »</b>	mai 1973
SONGE D'UN INSTANT	juin 1973
CHREA, PUIS TIPASA	février 1975
<i>Me voici perdu</i>	février 1975
<b>GOVERNEMENT DU DESIR</b>	mai 1976
<b>27 AÑOS</b>	décembre 1976
<i>Lundi matin, dix heures</i>	janvier 1977
<i>Nous avions voyagé</i>	juin 1977
<i>Fine et très brune</i>	décembre 1977
<i>Sorry, Barnabooth</i>	août 1978
<i>Jeunesse</i>	septembre 1978
<i>Lutte</i>	octobre 1979
<i>Un matin d'insomnie</i>	décembre 1980
<b>THE BLUE BUS IS CALLING US</b>	juin 1983
<i>Dans un moment de calme</i>	décembre 1983
<i>Il faut dire aussi</i>	mars 1984
<b>L'AMATEUR DE STRUCTURES</b>	août 1985
LET'TRE A MA GRAND-MERE	juillet 1989
MERCI AU MERLE	juin 1991
<i>En 81 avant J-C.</i>	mars 1993
<i>Sept heures en février</i>	février 1995
<i>L'ouragan Luis</i>	septembre 1995
GUERRE DU FEU	février 1997
<i>Dans la glu des jours pareils</i>	juillet 1997
<i>Fleur de chair</i>	décembre 1998
<i>Dans l'insomnie</i>	août 2001

**DESERTS**

**I (Rose des sables)**

septembre 1992

**II *L'océan sous l'avion***

octobre 1995

**III (Histoires de mer)**

novembre 2004

**IV *Signe moderne du voyage***

juillet 2005

*Avec l'âge et la fatigue*

mai 2007

**HAUTEUR DES MURS**

août 2013

**CINQ SINOGRAMMES EN RÊVE**

août 2013

*Le temps est un imbécile*

juillet 2017